

LES 35 PREMIÈRES ANNÉES DE L'ACADÉMIE MARIE-ROSE (1876-1911)



Guy Laperrière

Historien
et membre
de la SHP

COMMENT PARLER du patrimoine religieux du Plateau-Mont-Royal sans mentionner l'église Saint-Jean-Baptiste et l'ensemble patrimonial qui l'entoure, rue Rachel : l'Académie Marie-Rose et l'Hospice Auclair? Nous avons là, construits à la fin du 19^e siècle au cœur du village de Saint-Jean-Baptiste, érigé en 1861 et annexé à Montréal en 1886, les édifices qui représentent les trois activités principales de l'Église catholique : la religion, l'éducation, la santé et les services sociaux.

ARRÊTONS-NOUS d'abord à l'Académie Marie-Rose, construite en 1875-1876. Le principal signe religieux qui en reste aujourd'hui

est la statue de sainte Rose de Lima, au sommet de l'édifice, qui était bien la patronne de la maison. Nous allons revisiter ce couvent à partir de l'ouvrage de Marie-Paule Malouin qui, en 1985, a publié sur cette école, ou plutôt sur ces deux écoles, comme nous le verrons plus loin, une étude fouillée. Son mémoire de maîtrise, rédigé à l'Université de Montréal sous la direction de Jean-Pierre Wallot, et intitulé *Une maison d'éducation pour jeunes filles, l'Académie Marie-Rose, de 1876 à 1911*, est une étude fort nouvelle pour l'époque; le *Bulletin* de la Société en a d'ailleurs fait une présentation remarquable dans son numéro du printemps 2010, sous la plume de Diane St-Julien, qui résume l'histoire du bâtiment jusqu'à ce jour. Examinons pour notre part les premières années de l'Académie, à partir de l'ouvrage de Marie-Paule Malouin, *Ma sœur, à quelle école allez-vous?*

Deux écoles de filles à la fin du XIX^e siècle (Fides, 1985). Nous ajouterons, à la fin, quelques mots sur son auteure.

La fondation : 1876

COMME il arrive souvent, le curé est à l'origine de la fondation du couvent. Ici, c'est le premier curé de Saint-Jean-Baptiste, S.-F.-B. Maynard, dit Bellerose, qui sollicite les Sœurs des Saints

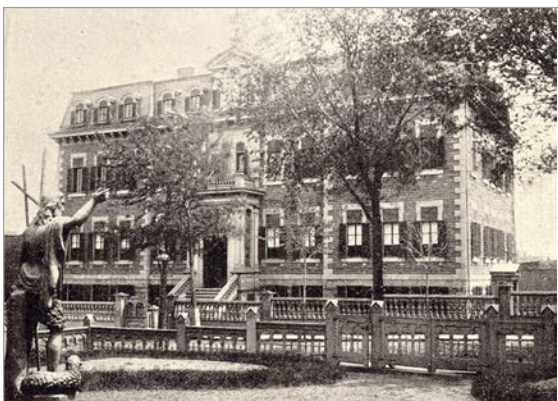


Le fronton de l'ancienne Académie Marie-Rose : en mortaise, la figure de sainte Rose de Lima. Photos : G. Frenette, août 2018

Noms de Jésus et de Marie (SNJM). Et pourquoi celles-ci? C'est une histoire de famille : ce curé est le neveu des trois premières sœurs entrées dans cette congrégation, fondée en 1844 à Longueuil par Eulalie Durocher, qui prend en religion le nom de Mère Marie-Rose (1811-1849), d'où le nom qu'on donnera à l'Académie. L'église vient d'être construite (1872-1874) : il faut un couvent. Le terrain est acquis pour 5809,60 \$, en face de l'église. Les religieuses acceptent et les classes ouvrent en septembre 1876.

Deux écoles en une

C'EST le grand mérite de Marie-Paule Malouin que d'avoir démontré qu'il existait dans ce couvent deux écoles en une. Aujourd'hui, quand on pense à une école, on oublie qu'à ce moment-là, les religieuses résidaient dans l'édifice : cela prend quand même pas mal d'espace. Il s'agit d'une école pour filles. La première année, les religieu-



L'Académie Marie-Rose, rue Rachel, telle que construite en 1875-1876 vis-à-vis de l'église Saint-Jean-Baptiste. Photo : L'album Le Diocèse de Montréal à la fin du dix-neuvième siècle, Eusèbe Senécal & cie, 1900, page 329

ses inscrivent 544 externes: ce sont celles qui fréquentent l'école paroissiale, dont les coûts sont



L'Académie Marie-Rose après 1907, telle qu'agrandie. Archives des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie

assumés par la commission scolaire et par le paiement de la rétribution mensuelle payée par les parents (assez faible). D'un autre côté, un deuxième groupe, celui des « quarts de pension », est inscrit à l'Académie. Ici, les parents paient beaucoup plus cher: 10 \$ pour les enfants de moins de 10 ans et 16 \$ pour 11 ans et plus. Ces deux groupes fonctionnent dans des locaux séparés.

EN SEPTEMBRE 1884, on ouvre le pensionnat, qui accueille – c'est intéressant de le noter – bon nombre d'élèves qui habitent dans le quartier. Il en coûte alors 70 \$ pour être pensionnaire. Il faut dire que la population de Saint-Jean-Baptiste augmente de façon vertigineuse entre 1881 et 1891, passant de 6 000 à 15 000 habitants. L'Académie ne fournit plus et, en 1891, on décide de construire une nouvelle école pour filles dans la paroisse: c'est l'École du Sacré-Cœur, qui regroupe les fillettes de l'école paroissiale. Leur nombre varie entre 700 et 1000 de 1891 à 1911. À partir de 1891, l'Académie Marie-Rose dessert uniquement la clientèle la plus fortunée, qui suit le cours

modèle et le cours académique, de la 6^e à la 1^{re} année, avec un cours préparatoire; c'est seulement à partir de 1906 qu'on compte les classes de la 1^{re} à la 7^e année.

AUTRE phénomène important: l'augmentation constante de la population amène un agrandissement de l'Académie en 1906-1907. Ce qui fait que le nombre de religieuses dans ce couvent, qui était de 7 à l'origine en 1876, passe à 50 en 1911, date de la fin de l'étude.

MARIE-PAULE MALOUIN écrit son mémoire entre 1976 et 1980, au moment du premier mandat du Parti québécois, alors que l'histoire sociale est à son sommet. Très sensible à la disparité des conditions sociales, elle écrit qu'on est ici devant un « fossé social: deux écoles distinctes, l'une pour les riches, l'autre pour les pauvres ». Évidemment, c'est l'Académie Marie-Rose qui est pour les riches. À noter cependant que ce sont les mêmes religieuses, les SNJM, qui enseignent à l'une et l'autre école, avec le même grand objectif: fournir une éducation chrétienne aux enfants. La religion tient la première place.

Une étude riche en données

ON TROUVE une foule de données intéressantes dans ce livre, sur tout ce qui concerne l'éducation

en ce tournant du 20^e siècle. Je ne fais qu'en signaler quelques-unes ici: nombre de religieuses et d'élèves, arrivée de maîtresses d'école et de professeurs laïcs (à l'École du Sacré-Cœur, car au pensionnat, ce ne sont que des religieuses), persévérance scolaire (faible), revenus et dépenses, travaux ménagers (par les sœurs converses, soit cuisine, ménage, jardinage, lavage), les fameuses congrégations, selon l'âge des élèves (Enfant-Jésus, Saints-Anges, Enfants de Marie), classes anglaises pour les Irlandaises, nombre d'élèves par classe (environ 30 à l'Académie, 40 à l'École



La chapelle de l'Académie. Carte postale, vers 1910, de la collection Christian Paquin

du Sacré-Cœur), la discipline, l'horaire (lever à 5 h 40...), cours de musique (environ le quart des enfants en prennent), origine sociale des élèves. Une dernière donnée, qui m'a étonné: entre 20 % et 30 % des élèves sont pensionnaires, mais il y en a qui sont pensionnaires en hiver et externes en été!

BREF, on s'instruit tellement dans cet ouvrage que j'ai voulu en savoir un peu plus sur son auteure. *(Page suivante.)*

GUY LAPERRIÈRE, professeur retraité du département d'histoire de l'Université de Sherbrooke, a publié récemment une *Histoire des communautés religieuses au Québec* (VLB, 2013) et *Benoît Lacroix, un dominicain dans le siècle* (Médiapaul, 2017).



MARIE-PAULE MALOUIN (1946-2004)

J'AI LA CHANCE de connaître la sœur aînée de Marie-Paule Malouin, France, avec qui je chante dans l'ensemble vocal *Les Jongleurs*. Elle a bien voulu m'accorder une entrevue sur sa sœur, décédée trop tôt, à l'âge de 58 ans (un cancer...). Marie-Paule était la 2^e d'une famille de neuf enfants, qui a vécu sur la rue Drolet, en face de l'école Olier, de 1950 à 1956. Après son cours classique au collège Basile-Moreau, elle enseigne l'histoire à l'école secondaire Marie-Rose à partir de 1967.

ELLE fait ensuite ses études des trois cycles à l'Université de Montréal. Après son mémoire de 1980, elle devient une recherchiste hors-pair et participe pleinement à l'essor des études féministes en histoire, d'abord avec le Groupe de recherche en histoire de l'éducation des filles dirigé par Micheline Dumont et Nadia Fahmy-Eid, puis à un important projet de recherche en sociologie sur le travail des religieuses de 1901 à 1971, dirigé par Nicole Laurin et Danielle Juteau. C'est ce travail qui la conduit à un doctorat en sociologie en 1990.

CETTE compétence l'amène à être choisie par le groupe de travail des communautés religieuses sur les orphelins de Duplessis pour diriger l'importante recherche qui aboutit à la publication en 1995 de l'incontournable rapport *L'univers des enfants en difficulté au Québec entre 1940 et 1960* (Bellarmin, 1995). On la sollicite ensuite pour d'autres livres : une étude sur *Le mouvement familial au Québec : les débuts, 1937-1965* (Boréal, 1998) et enfin, une histoire de l'Institut Notre-Dame du Bon-Conseil de Montréal, *Entre le rêve et la réalité : Marie Gérin-Lajoie et l'histoire du Bon-Conseil* (Bellarmin, 1998), autre communauté religieuse très importante qui aura une maison d'œuvres sociales sur le boulevard Saint-Joseph, dans la paroisse Saint-Stanislas.

C'EST une contribution trop cachée que l'on retrouve ici, d'une chercheure totalement vouée à l'histoire, à l'histoire des femmes en particulier, et qui a su laisser sa marque.

DE L'ÉCOLE CHERRIER À L'ENSEMBLE LES JONGLEURS

AU DÉBUT des années 1950, France et Marie-Paule Malouin fréquentent l'école Cherrier, au coin de la rue Saint-Hubert, tenue elle aussi par les Sœurs SNJM. Souvenir musical : la chorale de l'école Cherrier donnait souvent des spectacles et participait à des concours de chorales qui se tenaient à l'école Le Plateau. France se souvient d'avoir chanté alors avec sa sœur Marie-Paule la chanson *L'hirondelle et le papillon*, qu'elles n'ont jamais oubliée.

C'EST à l'école Cherrier que Thérèse Brouillette, en religion Sœur Louis-Alexandre, a poussé France Malouin à des études en musique. Après une maîtrise en musicologie à l'Université de Montréal et une autre en administration des arts à Londres, cette dernière a travaillé pendant plus de vingt ans comme conseillère culturelle en musique au Conseil des arts de Montréal. Elle est depuis 2016 la présidente de l'ensemble vocal *Les Jongleurs*, qui se produit depuis plusieurs années à l'église Saint-Denis. C'est donc tout un volet de la vie musicale du Plateau qui se retrouve au cœur de son patrimoine religieux.